

PÂTE À MODE
de Marjorie Blanc

Éditions ThoT

Marjorie Blanc est une jeune auteure originaire de Pralognan-la-Vanoise, en Savoie. Après des études orientées vers la littérature et le théâtre, elle découvre une autre façon de vivre en s'installant un an aux États-Unis. Aujourd'hui, elle est vendeuse en produits éditoriaux et s'est installée au cœur de sa montagne natale. Elle pratique l'écriture avec passion et application, depuis l'âge de seize ans. *Pâte à mode* est le quatrième de ses romans achevés, et le premier publié.

I

— Je crois qu'on a tous notre lot d'histoires d'amours ratées, avortées, condamnées, insensées, assassinées et qu'il suffit juste de se choisir un adjectif en *ées*, tu sais...

C'est en lui soufflant ça, blasée par le flot quotidien d'autres bêtises du même genre, sans le regarder, que j'ai réalisé que j'avais un vrai problème relationnel en fin de compte.

— On parle de mon cœur, Ali ! objecta-t-il avec un air shakespearien.

Aussi loin que je me souviene, Carle a toujours été comme ça : beau parleur, grand adepte de la paraphrase.

Ce jour-là, j'étais assise sur ma nouvelle chaise, dans mon nouveau bureau de nouvelle styliste *à la mode*, à tenter de dessiner quelque chose que les couturiers ne prendraient pas pour un appel au meurtre.

Je vous l'avoue : c'est sans relever le nez de mon cahier que j'ai continué cette conversation avec mon partenaire et ami.

— Comment s'appelait-elle déjà ? lui ai-je demandé en souriant.

— Pamela, Daniela... chercha-t-il, en faisant des moulinets avec sa main droite.

— Oublie-la.

— Le nom importe peu, l'important c'est...

— Que la petite sottise t'a largué avant que tu puisses le faire? l'interrompis-je en le fixant avec un air de peste.

— Forcément ! souffla-t-il finalement, après avoir hésité à devenir lyrique. Du coup, je crois que je suis amoureux... continua-t-il.

— Tu es incapable d'être amoureux, Carle ! rétorquai-je en refermant mon carnet.

— Bien sûr que si !

— Bien sûr que non ! affirmai-je en posant mon menton sur le dos de ma main de façon à planter mes yeux dans les siens.

Il m'observa un instant comme s'il voulait sonder mon âme. Je compris que j'avais raison. Avec lui, j'avais toujours raison.

J'allais le lui faire remarquer quand il changea de sujet :

— Bon, et cette robe de mariée alors ?

— Y'en a pas ! dis-je, mi-surprise, mi-agacée.

— Alizéah ! Ton défilé est dans moins de trois mois ! gronda-t-il. Si tu n'as pas de robe de mariée, tu ne pourras décemment pas te proclamer styliste !

— Tu me gaves, soufflai-je.

— C'est important !

— C'est juste une meringue, Carle !

— Cette meringue, c'est la cerise sur le gâteau ! s'emballa-t-il pendant que je repoussais ma chaise à roulettes en arrière. L'apothéose ! Ton couronnement, ma reine ! La preuve que tu as bien fait de sortir de ta fange ! Sans cette robe, nous serons peut-être condamnés à devoir y retourner tous deux...

— Va mourir avec tes histoires de mariage ! sifflai-je en me levant. Primo, tu ne m'as sortie d'aucune fange, je ne suis pas

Miss Piggy à ce que je sache ! Deuzio, je suis la reine de rien, si ce n'est des connes, pour avoir accepté que tu deviennes mon associé ! Tertio...

— T'es gonflée, Ali ! me coupa-t-il. Je t'ai fait toute ta publicité quand même!

— Tu es un publicitaire ? Eh ben va publier plus loin ! m'énervai-je.

— Publier quoi ? s'étonna-t-il.

— Ma déclaration d'indépendance !

Je lui montrai la sortie de mon ongle verni de noir. Il eut ce petit sourire énervant, qui voulait dire « tu m'amuses beaucoup, tu sais ? », mais ouvrit la porte et sortit. J'appuyai sur le bouton de l'interphone et ordonnai à ma secrétaire de ne laisser entrer personne. Carle m'avait mise hors de moi et je ne voulais pas parler avec qui que ce fût. Enfin seule, je m'assis de nouveau et frôlai du doigt mon grand carnet.

Je ne parvenais plus à voir l'intérêt du stylisme. En l'espace de trois ans, j'étais passée de peintre à la craie sur les rues pavées à styliste en voie de reconnaissance. L'ascension avait été fulgurante pourtant j'y avais perdu.

Je n'étais désormais plus Alizéah de La Rochelle, une fille modeste qui vivait dans une chambre de bonne, mais Alizéah R., celle que la mode internationale essayait de soudoyer. Est-ce que vraiment cela faisait de moi quelqu'un de bien, d'utile ? Quelqu'un que j'aurais voulu être ?

Un petit poisson rouge dans un monde de requins !

Tous les jours j'apprenais à faire des bulles avec les meilleurs et, petit à petit, je perdais ce qui m'avait plu dans le dessin : m'exprimer.

Autrefois, chacun de mes gestes sur la feuille était un plaisir, un moment d'évasion dans un métro bondé pendant un trajet trop long, un capteur d'attention dans une classe ennuyeuse,

une façon de me défouler à coups de mine de carbone.

Maintenant, dès que je faisais un trait par ci... « Pas assez réaliste ! Tu veux vraiment que les couturiers fassent ça ? Tu veux leur mort ? »... un autre par là... « C'est pas vendeur ! Dépassé depuis dix ans ! »... et encore une courbe subtile... « Tu te moques de moi ? »

Pourtant moi, la mode, je m'en foutais royalement ! Savoir qu'une greluce anorexique allait exhiber son corps en forme de sac d'os dans une de mes créations pour « gros » sur un podium, ça ne me donnait pas l'orgasme de ma vie !

Dans un soupir, je repris mon crayon et me forçai à tracer les lignes parfaites. La porte de mon bureau s'ouvrit discrètement et Carle passa sa tête dans l'encadrement :

— N'oublie pas ce que je t'ai dit, conseilla-t-il.

Je lui lançai le regard le plus noir que je connaisse en hurlant à travers la pièce que s'il ne dégageait pas, je lui briserais ses meringues ; mais il avait déjà refermé la porte, vainqueur.

Je me sentis si incomprise tout à coup ! Mes mains tremblèrent de rage ; je regardai mon dessin. On aurait dit que cette stupide petite bonne femme stylisée se moquait de moi avec ses courbes carrées, comme si elle me murmurait des insanités, tout sourire telle une sainte-nitouche. J'arrachai la page et la jetai vers la porte. Les larmes montèrent doucement, lentement... La pression devenait trop forte, je me sentais trop faible. J'attrapai ma mine carbonée et traçai le trait à gauche que les couturiers détesteraient, le trait à droite qu'ils ne pourraient réaliser, la courbe qui les ferait crier au scandale...

Une heure plus tard, l'interphone se mit à sonner. Mon dessin était presque terminé, mais je n'avais toujours pas envie de parler. J'attrapai la fiche de l'appareil téléphonique et débranchai

le fil. Pourtant, ma porte s'ouvrit de nouveau, me confirmant que ma secrétaire était une incapable.

En saisissant mon feutre rouge pour le lui lancer au visage, je hurlai à celui qui ne pouvait être que Carle revenant encore à la charge :

— Pourquoi ne vas-tu pas coucher avec ma secrétaire si tu t'ennuies ?

— Quelle horreur ! s'indigna une voix aux accents asiatiques.

— Kyu ?

Je l'observais avec étonnement. Ça devait faire deux ans que je le connaissais et il me surprenait toujours. Avec ses cheveux blonds oxygénés, ses yeux noirs bridés, et surtout cette obsession pour les couleurs vives qui ne s'accordaient guère avec sa maigreur, il était le parfait stéréotype d'androgyme que le monde de la mode produisait tant... et aussi le meilleur ami qu'on pût avoir.

— Qu'est-ce que tu faisais ? demanda-t-il, pianotant sur mon bureau de ses longs doigts.

— J'essayais d'échapper à l'imbécillité locale, répondis-je en rebranchant l'interphone.

— Hum... pas très conventionnel pour un dessin de styliste ! s'exclama Kyu sans même m'écouter.

— Faut croire qu'elle m'a rattrapée ! soufflai-je en tirant la grande feuille à moi.

— Attends ! ordonna-t-il en bloquant ma main. Je n'ai pas dit que c'était mauvais. Irréalisable pour un couturier, mais prêt à être encadré !

Sur la feuille, j'avais dessiné un ange femelle, aux cheveux longs et gris couvrant ses épaules dénudées et blessées. Il semblait nous fixer de ses yeux rouges et était simplement vêtu d'une toge blanche salie par la boue, le sang, la cendre, et déchirée de toutes parts. Il brandissait une épée ; seules demeuraient pures

ses longues ailes blanches ouvertes derrière lui. Il tournait le dos à des ruines antiques qui se déclinaient dans des tons orange, de jaune et marron. Le tout donnait une vision apocalyptique qui reflétait mon humeur macabre.

— J'ai quelque chose de très important à te demander. C'est un peu fou... déclara-t-il soudain, détachant son regard du dessin pour le plonger dans le mien, un sourire sournois sur ses traits presque féminins.

— Taille ta route, casse-noisettes ! le coupai-je, sur mes gardes.

— Pardon ?

— Excuse-moi, me repris-je, je suis sur les nerfs à cause de l'autre et de sa blonde. Ils me saoulent depuis ce matin ! Depuis que je lui ai dit oui à celui-là...

— Tu as couché avec Carle ? hurla-t-il, hystérique.

— Non, heureusement, ris-je.

— Dans ce cas viens, je t'emmène déjeuner ! changea-t-il de sujet et d'humeur.

— Kyu, c'est dix heures du matin, lui fis-je remarquer, blasée.

— Et alors, tu te feras vomir !

— Je ne suis pas un mannequin.

— C'est bien pour ça que je te propose de manger !

Comme je n'avais jamais rien pu refuser à Kyu, je le suivis.

Je contemplai une dernière fois le dessin encadré sur le mur. *N'est-il pas présomptueux d'afficher ses propres œuvres dans son bureau ?* Mais Kyu avait insisté. Même pour une humiliation publique, avec lui j'étais partante.

Je secouai la tête et attrapai mon sac à main. En passant devant ma secrétaire qui lisait depuis si longtemps un magazine

à côté de ma pile de courrier non triée, que le téléphone sonnait à rompre le plâtre du mur, je lui dis, un peu désinvolte, que je partais à mon rendez-vous avec Kyu et qu'elle devrait prendre les messages. Elle dodelina de sa tête vide, s'humectant le bout des doigts. Je poursuivis en insistant pour qu'elle prévînt Carle que mes esquisses étaient consultables dans mon coffre, mais elle ne réagit pas. Du tout !

Cela faisait des mois que je me coltinai la princesse dans mon royaume. Depuis que Carle avait couché avec elle, en lui promettant de faire d'elle *oune véritable mannequine*, comme la majorité de mes anciennes secrétaires, elle était invivable, imbuvable !

— ... Et surtout, n'oubliez pas de vous inscrire à l'ANPE ! conclus-je.

— Quoi ? demanda-t-elle finalement en me fixant, pensant sans doute mal comprendre.

— Vous êtes virée ! articulai-je lentement.

— Mais pourquoi ? s'étonna-t-elle à nouveau.

— Je suis sûre que je peux trouver mille raisons. Je ne vais vous en donner qu'une : incompetence ! Un tabac, au scrabble.

— ...

— Ce n'est pas si grave, assurai-je en dévisageant sa face pâle comme la mort, vous toucherez des indemnités et si vous voulez vous faire consoler, mon associé pourra lui aussi vous toucher ! Je file, je ne veux pas être en retard.

Mon sourire s'agrandit : je me sentais parfaitement sereine !

Quelques heures plus tard, je me retrouvai à moitié nue devant un grand miroir. Le karma, sans doute. À côté, une Norvégienne filiforme se faisait serrer un corset immonde par une costumière folle furieuse qui avait décidé de lui broyer ses maigres os.

Kyu, tout vêtu de paillettes, poussa la porte avec théâtralité.

Ce qu'il faut savoir à propos de Kyu Lee Chu, c'est qu'il est né pour vivre comme dans le film *Priscilla, folle du désert* : vêtu de strass, de plumes, de couleurs disco... Il se moque éperdument d'être considéré comme une folle excentrique, parce que dans notre métier ça n'est pas grave. Pire, ce côté *too much* lui donne plus de crédibilité, écartant toute hypothèse de perversité chez un mâle dessinant des sous-vêtements féminins. Il exagère le trait, poussant plus loin que Jean-Paul Gaultier, force les battements de cils à la Marilyn Monroe face à des maisons sceptiques et finit toujours par briller bien plus que les vêtements qu'il porte.

Ce jour-là, il me tendit un truc poilu, rose bonbon. Lorsque je demandai s'il avait tué le chien de Barbie, il me répondit naturellement que c'était une perruque.

— Tu as dit que tu ne voulais pas qu'on te reconnaisse, ajouta-t-il le plus naturellement du monde.

— Je ne voulais pas non plus passer pour une drag-queen que tu aurais ramassée après une cuite !

— Dis-moi que tu n'as jamais rêvé d'être une meneuse de revues dans un grand cabaret tant que t'y es ! me provoqua-t-il encore.

— Si je te le dis, je peux faire l'impasse sur la perruque d'agent secret sous acide ?

— Non.

— Alors, file-moi le Muppet mort et je ne dirai plus un mot, terminai-je de négocier.

Il se mit à rire, content de lui, et m'aida à la mettre. Puis il me prit la main et me conduisit jusqu'au lieu du shooting. Je pense qu'il avait peur que je fasse demi-tour, que je m'esquive... Pourtant, franchement, dans mon peignoir blanc avec ma perruque carrée rose, j'avais l'air d'une star porno au mieux, d'une vieille péripatéticienne au pire. Donc, je ne m'imaginai pas filer à l'anglaise !

La Norvégienne avait l'air d'un ange sur un lit de plumes. Sexy et adorable à la fois. Je m'étais posée dans un angle de la pièce, en retrait, pour observer la saucisse de tofu s'empêcher de sourire. Je ne m'étais jamais autant sentie diot. Si seulement on m'avait tendu une bouteille de vin blanc pour inhiber cette impression de grossièreté, de blague...

J'allais partir quand le photographe se tourna vers Kyu. « Suivante ! » hurla-t-il.

Mon ami s'avança vers l'homme et lui expliqua, une pointe aiguë dans la voix, ce qu'il voulait. Les yeux, d'un vert émeraude profond, de Kalhèb, le photographe, entrèrent en collision avec les miens. Instantanément, je sentis mon teint maquillé devenir pivoine, mon corps fondre, mon cœur battre plus vite... Je me figeai sur place, incapable de penser à autre chose que ce passage d'un livre à l'eau de rose que j'avais survolé, feignant l'inintérêt, dans la salle d'attente du médecin :

Elle avait une envie évidente de lui. C'en était aussi frustrant que de coller son nez contre une vitrine de chocolat, le jour de la fermeture annuelle de la pâtisserie.

Quand elle le voyait, elle faisait l'inventaire de ses attraits physiques pour pouvoir les retranscrire lorsque la nuit viendrait et qu'elle se retrouverait indubitablement seule dans son grand lit. Ses yeux que la couleur si ordinaire aurait pu rendre ternes, en vain, le grain de beauté juste au-dessous du gauche, assez fin, vraiment rond et charmant... Même la barbe de quelques jours qu'il semblait ne pas vouloir raser. Elle se surprenait parfois à laisser ses propres globes oculaires descendre vers le torse pour se fixer sur les touffes poilues, pourtant ô combien tentantes, qui dépassaient subrepticement du tee-shirt dont le dessin lui échappait à chaque fois.

Ses mains aussi... Ses mains agiles, ses mains couvertes de petites cicatrices, de bleus, de coupures, de pansements... Quand il lui parlait, elle tentait de se convaincre que rien en lui ne l'attirait, qu'il avait un caractère

trop imprévisible, trop joueur, peut-être trop puéril, pour elle. Mais plus il lui souriait, plus elle sentait qu'il ne lui permettrait jamais d'avoir les pieds sur terre en sa présence... Et quand il était loin, dans son champ de vision cependant, son odeur, qu'elle associait à la vanille, la rendait aussi affamée de lui que s'il avait été un gâteau dont le sucre vous envoûte et vous rend accro.

J'avais en face de moi la gousse de vanille la plus attirante du monde !

— Chu ! cria Kalhèb, me sortant de ma rêverie. Y'me fait quoi ton mannequin, là ?

Je regardai Kyu avec surprise. Il se rapprocha de moi.

— C'est sa première fois, rit-il en répondant au photographe, elle est timide. N'est ce pas...

— Bambi ! lançai-je inconsciemment, de peur que Kyu ne trahît mon humiliant secret.

— Bambi ? s'écria Kalhèb en soulevant les sourcils, alors que Kyu retenait un nouveau fou rire. L'assistante du photographe vint à moi et m'aida à ôter le peignoir. Je me sentais si ridicule... Tout à coup je me retrouvais, là, au milieu d'un monde d'éphémères, de superficielles, de beautés fulgurantes, petite grosse en sous-vêtements noirs, juste vêtue d'un short en jean, avec tous ces gens autour de moi qui me dévisageaient.

Kalhèb, lui, vérifiait ses appareils avant mon passage et je m'en félicitais. Je ne voulais pas qu'il me voit ainsi dénudée... Cela peut paraître idiot, c'est sûr, après tout j'avais sur moi ce qu'on a quand on est en maillot de bain, ou dans l'intimité... Seulement, n'ayant jamais partagé la première, ni même le second, avec qui que ce fût, je ne me sentais pas à l'aise.

Kyu détacha le bouton de mon jean avec agilité ; je tressaillis.

— Bambi ? murmura-t-il, sans se formaliser de mon malaise. C'est un nom de strip-teaseuse !